

ALEXIS PIERRE

BLOC 3,  
ÉTAGE 2

*I. LES CHOIX DE LA PRESSE*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529611

Dépôt légal : juin 2026

*Ce roman est dédié à tous ces pères perdus,  
au mien en particulier.*

*À tous ces enfants perdus, remplis de questions  
qui ne trouveront, parfois, jamais de réponses.*

*À mes parents qui ont fait de leur mieux,  
ce roman est pour vous.*



# Préface

## Entretien au bord du temps

### *Interview entre le créateur et la création*

*Il m'a fallu du temps, pour écrire cela et pour voyager dans cette époque. Des pages, des nuits, des ratures.*

*Et peut-être même un mécanisme dont je tairai les rouages.*

*Appelons cela une fissure dans le réel, un entonnoir dans la langue, ou un vieux rêve trop précis.*

*Une passion historique que je voulais écrire, animer et romancer.*

*J'ai alors décidé de le faire venir ici. Dans mon temps... ou ailleurs.*

*Le sortir brièvement de ce paysage étranger, cette époque où la vapeur était la normalité. Retrouver celui que j'ai créé. J'avais tellement de questions à lui poser.*

*Et je l'ai trouvé : assis, dans une pièce nue, les mains croisées. Il m'attendait.*

*Il s'appelait Sixela. Je me devais d'aller lui parler.*

Alexis : Merci d'être là.

Sixela : Me remercier ? Vous m'avez juste sorti de quelque chose, ou de quelque part je crois. Je ne sais pas où j'étais.

Alexis : Sûrement de ma tête. Ou dans une ligne que je n'avais pas encore écrite. Qu'en sais-je ?

Sixela : Alors... on fait quoi ? Vous posez des questions, et moi je fais semblant d'y répondre ? Comme si je connaissais déjà tout.

Alexis : Peut-être. Sinon nous pouvons parler, et personne ne nous croira. On peut commencer par te présenter si tu veux bien. Tu es ouvrier, père, un homme silencieux.

Sixela : Vous voyez, vous me réduisez déjà à trois termes.

Alexis : Tu préfères quels termes toi ?

Sixela : J'aurais aimé être libre. Mais vous ne m'avez pas écrit comme ça.

Alexis : Ce que j'ai écrit, c'est ce que j'ai senti. Et ce que beaucoup vivent encore. En termes d'émotions en tout cas.

Sixela : Alors pourquoi me mettre le poids de tous les autres sur le dos ?

Alexis : Parce que tu es seul, mais pas isolé. Tu es une voix, un miroir, une mémoire. Tu es un reflet sur lequel nous pouvons nous projeter. Et surtout parce que je t'ai imaginé et écrit comme ça.

Sixela : C'est bien beau, tout ça. Mais à quoi bon ?

Alexis : À ce que quelqu'un, quelque part, referme ce livre en disant : « Je comprends mieux maintenant. »

Sixela : Comprendre quoi ?

Alexis : La fatigue. Le silence. L'amour quand il n'est pas dit.

Sixela : Alors je me permets de prendre votre rôle brièvement. Vous avez écrit sur des malheurs, sur votre vie, sur vos propres faiblesses.

Pourquoi ne pas avoir écrit sur des choses légères ?

Alexis : Et bien... je ne sais pas. Parce que j'ai toujours écouté ceux qu'on n'écoute jamais.

Sixela : L'écoute des autres hein... vous appelez ça un don, vous. Nous, on tentait de survivre. C'est tout.

Alexis : Tu es devenu plus vrai que je ne l'avais prévu... Plus percutant, tranchant, plus réel.

Sixela : Vous m'avez donné un travail, un passé, une douleur. Vous ne m'avez jamais donné de paix.

Alexis : Tu la voulais ?

Sixela : Non. Je voulais comprendre pourquoi ça m'était refusé. Je ne veux que comprendre.

Alexis : Tu n'as jamais voulu te raconter.

Sixela : Non. Mais vous m'avez forcé. Par mes gestes. Par mes silences. De mes quêtes initiatiques vous avez fait une histoire à raconter.

Alexis : Et aujourd'hui, tu regrettes ?

Sixela : Je regrette seulement qu'on ait attendu si longtemps pour venir m'écouter. Vous en avez pris du temps sérieusement ! Je suis dans votre tête depuis des années.

Alexis : C'est vrai et je m'en excuse. Mais si tu me le permets, dis-m'en plus. Il y a une usine où tu travailles, des noms qu'on murmure, des enfants qu'on regarde à peine.

Sixela : Il y a surtout des jours qui s'enchaînent et qu'on essaie d'aimer malgré tout.

Alexis : Et une mémoire qui revient par fragments ?

Sixela : Par douleurs, surtout.

Alexis : Dis-moi, si je devais résumer ce livre en un mot, lequel devrais-je choisir ?

Sixela : Ne résumez pas. Ne me résumez pas. Vous me feriez disparaître.

Dites simplement qu'il y avait des gens. Et qu'on a voulu les faire taire.

Alexis : Tu crois que je suis resté fidèle à ce que tu es ?

Sixela : Oui. C'est ce que je vous reproche. De m'avoir déjà imaginé comme cela il y a des années alors que vous aviez l'âge de mon fils aîné.

*L'interview s'arrête là. Il n'y a pas eu d'au revoir.  
Je suis revenu dans mon époque, avec l'impression d'avoir parlé  
avec quelqu'un de plus réel que moi.  
Peut-être ai-je rêvé tout cela. Peut-être pas.*

Mais à l'heure où vous lisez ces lignes, quelque part entre deux pages et quelques flammes, **Sixela vous regarde.**  
**Et il vous attend.**

# Chapitre I

## Bloc 3

Le jour ne s'est pas encore levé, mais déjà, je sens son poids. Ce poids d'une journée de plus, d'une journée qui va me courber l'échine, me tordre à n'en plus pouvoir.

Je suis allongé là, les yeux ouverts dans l'obscurité, et je sais.

Je sais qu'il va falloir se lever, marcher droit, avaler l'air sale, et donner son corps ; encore une fois. Pas parce que j'en ai la force, mais parce que je n'ai pas le choix.

Je le sais, cela fait trop d'années que je subis.

À côté de moi, Marie dort, ou elle fait semblant. Elle a le visage tourné vers le mur, les épaules remontées jusqu'au menton. Contre le froid, contre tout. Même en paix, elle a le visage froissé. À force de ne pas dormir, elle vieillit vite mais même abîmée, elle est belle. Elle est toujours belle. Ça me fend, de pas pouvoir lui offrir autre chose que cette vie de sueur, de suie et de terreur. Elle s'est mise en boule comme une bête blessée. Et moi, je la regarde sans rien dire. J'ai oublié les mots tendres, ou peut-être que ce sont eux qui m'ont oublié. Il y a longtemps.

Dans le coin, Léon dort aussi. Il respire fort, roulé près du vieux poêle éteint. L'autre petit tousse, rien de grave, je crois. C'est la poussière ou l'humidité. Peut-être bien la fatigue. Sûrement tout ça à la fois. Ici, on attrape des choses qu'on ne soigne pas. Quant à elle, la cadette dort encore, emmitoufflée avec le petit sous une couverture trop courte. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a.

Je me redresse lentement. Chaque matin, c'est comme remonter du fond d'un puits : mon dos grince, mes genoux protestent. J'ai l'impression de sortir d'un corps trop vieux pour moi. Et pourtant, c'est bien le mien.

Je ne fais pas de bruit ; je connais cette chorégraphie par cœur. Je prends ma chemise froide, ma veste raide, mes sabots qui puent l'eau stagnante. Je franchis la porte de la pièce comme un fantôme discret, et je vais dans la cuisine sans allumer la lampe. Elle est presque vide, la lampe... comme nous. Le sol est glacé, comme toujours. Je fais gaffe à ne pas réveiller les enfants – même si on sait tous que le vrai repos, ici, c'est un luxe. Même quand on dort, on pense au jour d'après.

Je sors sans manger, le pain d'hier est dur comme la pierre, et je ne veux pas gaspiller. Je le laisse pour les mômes. Moi, j'ai appris à tenir. Le ventre vide fait moins mal que la tête pleine.

Je prends ma vieille montre, je regarde l'heure : cinq heures pétantes. L'usine m'appelle vers elle.

Je prends ma cigarette, une seule. Je la garde pour le matin. C'est le seul moment du jour où j'ai encore l'illusion de choisir quelque chose et enfin je sors.

Dehors, c'est toujours la nuit, toujours la même nuit. Mais ce n'est pas la vraie nuit – c'est l'entre-nuit, celle qui flotte entre le sommeil des hommes et la mécanique du monde. Il n'y a pas de silence ici car même à cette heure-là, la cité respire mal. Elle étouffe.

L'air est gras, le vent humide. Il sent le métal froid, la sueur oubliée, le linge jamais sec. Au-dessus des toits, la fumée de l'usine dessine des boucles grises dans le ciel. On dirait des serpents qui tournent en rond sans fin.

Ainsi est mon décor, chaque matin, quand je fume ma cigarette au milieu de ma cité ouvrière. Ce lieu que je connais depuis peu à vrai dire. Après tout, j'ai été envoyé ici il y a quelques mois. L'ancien s'est fait broyer trois doigts dans la presse métallique. Il est parti vivre ailleurs. Et moi, j'ai pris sa place, comme ça, sans question. Ici, on ne remplace pas des hommes, on bouche des trous. On échange les ouvriers comme des pièces et l'usine garde le moteur. Elle ne cesse jamais, elle est immortelle alors que nous... on se tue à la tâche. On peut nous remplacer en un claquement de doigts.

Je viens du Nord. Là-bas aussi, ça crachait noir. On m'a dit :

— Tu verras, à Metmal, c'est pareil... en un peu plus sec.

Mais ce n'est pas pareil.

Ici, tout est plus bas : les murs, les visages, les rêves.

Je suis logé bloc 3, deuxième étage. Deux pièces, un vrai luxe. L'humidité monte par le sol. Les murs suintent comme des plaies. La cour, elle, est toujours vide le matin, mais pleine d'échos. Des pleurs d'enfants, des râles de vieillards, des souvenirs d'accidents. C'est une cité sans promesses. On y entre pour travailler, on en sort en boitant... ou dans une boîte.

Je regarde la fumée de ma cigarette se mêler à celle des toits. Les cheminées crachent avant l'aube et l'usine appelle déjà. Je regarde mes mains, elles tremblent un peu. Pas de froid, non. C'est autre chose, une fatigue plus large. Quelque chose qu'on ne nomme pas encore.

Je tire une dernière fois sur la cigarette et je l'écrase contre un mur, là où les autres l'ont fait avant moi. Ça laisse une trace noire, une cicatrice de plus sur la brique.

Je m'apprête à repartir, à mettre un pied devant l'autre vers l'usine, quand mes yeux tombent sur un vieux gamin qui traverse la cour. Il a à peine douze ans, si ce n'est moins, une gueule maigre, les oreilles rouges de froid, les mains noires d'encre.

Il ne crie pas, lui non plus. Sa voix a été fendue par le froid. Il marmonne :

— *Le Journal d'Alsace !* Émeutes à Paris ! Grève à Saint-Étienne ! Mort d'un député !

Je le hèle du regard, il comprend. Il me tend le journal avec les doigts bleus. Deux sous, c'est cher... mais j'en ai besoin. Savoir ce que les puissants nous mijotent, ça fait partie du métier, maintenant.

Je m'assois sur un muret, à l'abri du vent. Le papier est fin, l'encre bave. Mes doigts tremblent tout comme mon corps entier tremble.

Je lis.

*Jeudi 24 novembre 1893...*

Mulhouse, Alsace.

Encore allemande. Encore divisée.

Les gros titres parlent d'un attentat anarchiste à Lyon. Une bombe mal posée. Trois blessés, un mort. Un ouvrier, bien sûr. Toujours un ouvrier...

Plus bas, on évoque une grève à Saint-Étienne. Les mineurs refusent de descendre, ils réclament deux sous de plus par jour et moins d'heures au fond. La réponse du patron ? On a envoyé la troupe. Comme toujours.

Et puis il y a un article sur la montée du socialisme dans les quartiers ouvriers et les faubourgs, les syndicats qui parlent d'un avenir meilleur. À croire qu'il y en a un. On y parle de journaux comme *Le Cri du Peuple*, qui commence à circuler même dans l'Est, et de tractations entre les syndicats et les maires républicains.

Moi, je n'ai jamais vu un syndicat ici. Juste des hommes fatigués, qui n'osent même plus lever les yeux.

Je tourne la page. Des chiffres sur la production textile. *Hausse de 9 % des exportations vers l'Empire*. Bien. Tant mieux pour eux.

Je pense à Bitille, le patron. Lui, il boit son café chaud et roule en fiacre, pendant que moi je crache mes poumons dans la vapeur.

J'imagine Marie, ses mains fendues par les lessives.

Je pense aussi à Léon... et aux deux petits...

Je les regarde dormir chaque nuit en espérant qu'ils ne se réveillent pas dans ma vie. Ils grandissent dans une Europe qui n'a pas de place pour eux.

Je referme le journal. Je regarde à nouveau la date. 1893.

Presque vingt ans qu'on vit ici, entre le français et l'allemand. Depuis que la Prusse nous a pris à la France, on ne cesse de vaciller entre les deux nations.

Le cœur d'un côté... le ventre de l'autre.

L'Alsace est comme nous, coincée entre deux machines.

Je me lève, ma carcasse craque et le froid s'est installé dans mes jambes. Le gamin aux journaux est déjà loin.

Je laisse le journal contre le mur, il finira dans la boue, comme les nouvelles.

Je remets mes gants puis je me remets en marche.

Vers Metmal.

Vers le bruit.

Vers ce qu'on appelle une journée.

## Chapitre II

### Les mains propres

Metmal n'est qu'à vingt minutes à pied de mon logement. Je la connais, cette route mais à chaque fois, elle me semble plus longue. Ce n'est pas qu'elle change, c'est moi. Au fond, je sens bien qu'un vent se lève, plus les journées passent, plus l'ambiance devient sombre, inquiétante.

Devant l'entrée, ils sont déjà là : une douzaine d'ombres, figées dans la pénombre. Ceux qui attendent comme moi de franchir les portes de l'Enfer comme chaque matin. Tous rassemblés devant l'usine, on dirait qu'on attend un enterrement, pas un jour de travail. Aucun mot, juste le froid, les haleines qui montent, et les pensées qui restent coincées derrière les dents.

Et puis, il y a l'usine... ce massif de béton et de brique grise, comme si quelqu'un l'avait construite exprès pour écraser le ciel. Tout est trop haut. Le portail est haut, noirci par le temps, renforcé de barreaux tordus et de plaques de métal soudées maladroitement. Il me rappelle une porte de prison. Pas à cause de sa taille, mais de sa présence. Il ne s'ouvre pas vers l'avenir, il s'ouvre vers la répétition, vers le même. Vers l'effacement.

On dirait un barrage, pas une entrée. Au-dessus, un panneau de tôle rouillé annonce : « USINE METMAL – Métallurgie – 1878 » avec marqué en dessous : « Discipline, Productivité, Fierté ». Trois mots qui pendent comme des menaces. Certaines lettres se sont décrochées, mais le sens reste clair. Une usine de métallurgie qui nous veut une cadence infernale.

À droite du portail, une pancarte en bois délabrée affiche un règlement écrit à la main, presque effacé par la pluie. « Accès interdit aux enfants », « Contrôles à l'entrée », « Tolérance zéro pour les retards ». Des règles qu'ont mises en place les patrons dès l'ouverture de l'usine. En dessous, quelqu'un a gribouillé à la craie : « Nous sommes les vis de leur machine. » La phrase a été partiellement effacée, mais on la devine encore. Et comme cette phrase est vraie.

Le mur du bâtiment est strié de fissures et de taches d'huile séchée. Des tuyaux descendent en ligne droite tout le long du bâtiment, certains gouttent une eau noire et lente. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont barrées de grilles épaisses, comme si on voulait empêcher quelque chose de sortir, comme si on enfermait un oiseau en cage. Et pourtant, à l'intérieur, ça vit déjà. Une lumière trouble filtre de quelques interstices. On sent que l'usine respire, même sans bruit. Ses poumons, c'est nous tous présents ici.